

Regard sur un lieu proche

Le dormeur éveillé, de Jean-Bertrand Pontalis. *Mercure de France*, « Traits et portraits », 103 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Numéro 202, mai-juin 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18670ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctôt Bélanger, M. C. (2005). Regard sur un lieu proche / *Le dormeur éveillé*, de Jean-Bertrand Pontalis. *Mercure de France*, « Traits et portraits », 103 p. *Spirale*, (202), 44-44.

REGARD SUR UN LIEU PROCHE

LE DORMEUR ÉVEILLÉ de J.-B. Pontalis
Mercure de France, « Traits et portraits », 103 p.

LE TITRE en oxymore n'est pas trompeur. D'emblée, loin de l'univers des oppositions, il oblige le lecteur à se maintenir en équilibre fragile dans ces zones où les séparations se fondent et s'estompent; là où les frontières cessent de se distinguer, mêlant les abords de la nuit et ceux de l'aube, les moments de sommeil et ceux du rêve, la particularité du songe et celle de la rêverie. C'est là que Pontalis commence cette promenade, sous le signe de cette « mémoire rêveuse », dans un refus de séparer, d'avoir à se séparer, d'avoir à choisir un lieu qui exclurait son contraire. Non pas que Pontalis s'adonne au flou; il affirme plutôt qu'il aime les différences : « refus des séparations et amour des différences », il veut tout cela à la fois; le lecteur n'a qu'à le suivre.

La voix de Jean-Bertrand Pontalis est sensiblement la même que celle présente dans ses derniers livres (*Fenêtres*, 1999, *En marge des jours*, 2000, *Traversée des ombres*, 2003). On y retrouve la même tendresse, la même douceur, la même intimité qui oblige à se rapprocher de lui pour mieux l'entendre. S'approcher pour mieux l'accompagner dans ces lieux psychiques, ces lieux physiques, proches des souvenirs, des descriptions, des amitiés, ou encore dans des commentaires sur la peinture, sur la musique, sur le rêve, la mémoire, le langage et surtout, au bout de chaque détour, entr'apercevoir la mort. Tout de ce *portrait indirect* s'inscrit contre la mort; la parole se donne comme un fervent refus de la mort, vue comme un simple aller sans retour.

La recherche de l'arrière-pays

Le propos de départ, une toile de Piero della Francesca, « *Le songe de Constantin* » dont on ne verra qu'un fragment, amorce un parcours sur la peinture qui se poursuit tout au long du livre. Non pas des propos savants, mais, au fil de ce musée imaginaire, le surgissement d'impressions, d'associations, d'émotions. Ou encore, comme pour les Lorenzetti, Ensor, Michel Sima ou Claude Le Lorrain, la peinture sert de support pour permettre à Pontalis d'élaborer sur la lumière, sur le temps qui passe, sur la rêverie amoureuse. Les *watercolours* de Turner, par exemple, lui commandent de renoncer à Venise : « plus de littérature sur Venise



René Donais, *Sans titre*, création de la planche et impression : 1992, eau-forte, 30 × 22 cm.

et même — promesse non tenue — ne plus y revenir. Écrire Venise devrait être interdit! Alors, la peindre, est-ce encore possible? » Mais plus encore, ces Turner, pour Pontalis, incarnent cette non-séparation recherchée, cette « noce » entre les éléments, entre les couleurs, cette *passagèreté* et cette frêle mobilité que célèbrent, avec bonheur, les aquarelles. La promenade ponctuée d'arrêts devant différentes peintures fait penser, par son évocation poétique, aux propos d'Yves Bonnefoy dans *L'arrière-pays*. Leurs démarches s'apparentent, leurs pas suivent des cadences similaires, leurs éblouissements se répondent. Il y a là une communauté d'âmes. Bonnefoy écrivait que même si l'arrière-pays lui était resté inaccessible, « il n'est pas pour autant entièrement insituable, pour peu que l'on renonce aux lois de continuité de la géographie ordinaire et au principe du tiers exclu ». Cet arrière-pays, comme la *cinquième saison* de Pascal Quignard, sont des lieux privilégiés où Pontalis aime s'arrêter pour faire des allers et retours et goûter à l'éphémère durée des choses.

La peinture permet à Pontalis de reprendre la question du langage. Celui qui, dans *La force d'attraction* disait son amour immense pour le langage, fléchit, ici, un peu sa position. La confiance jamais démentie dans le langage que

Pontalis reconnaissait à Freud — « *l'âme de Freud habitait le corps du langage* » — et qu'il semblait alors partager n'est plus aussi intacte. Les traits des peintures, des dessins ou des aquarelles, comme les traits de plumes, se voient, se complètent, s'avèrent tous nécessaires. C'est ainsi que Pontalis, reprenant Valéry qu'il a toujours aimé et cité, écrit : « *Un seul langage n'est rien.* » Récusant la primauté du langage parlé ou écrit, il affirme le besoin de recourir à des « *langages multiples* », à l'au-delà du langage, à sa *lisière*, à sa marge, à son côté de silence et d'ombre. L'ouverture des langages diversifiés, c'est aussi l'accès à « *un autre monde* » où l'union des sens fait que « *l'œil écoute* », que la voix, le toucher, le regard, le goût mêlent leurs pouvoirs et leurs textures, correspondent pour mieux se déprendre de ce premier intrus, pour l'enfant, que peut être le langage.

Le lieu proche de soi

Pontalis n'aborde pas ici la question du rêve sous un angle psychanalytique, mais l'arrière-pays, c'est aussi, un peu du moins, le lieu du rêve, cet « *empire du milieu* », ce « *royaume intermédiaire* » comme l'écrivait Freud à Fliess. Encore une fois, l'image bouscule les mots. Plus qu'un rébus, le rêve est cet espace intérieur qui s'ouvre ou ne s'ouvre pas. Et, suivant François Cheng, Pontalis ajoute : « *Un rêve ne serait-il jamais qu'un auto-portrait, au-delà du miroir?* »

Un auto-portrait, même indirect, parle de soi. C'est avec pudeur et retenue que Pontalis s'y aventure. De biais, par fragments. Par ses amitiés, par quelques traits, par un dessin de lui fait par Foujita, par une photographie de lui enfant, par la place du grand frère malin, par ceux qu'il aime. Nous nous approchons de lui et, curieusement, aussi de nous. Les vœux non exaucés qu'il énonce au beau milieu de son chemin convoquent silencieusement le lecteur à continuer la liste pour lui-même. Même chose pour les musiques évoquées : aimerait-il ce Debussy, ce Suk? Ces cartes qui jouxtent les livres de nos bibliothèques, ces cailloux, ces photos, ces citations placées ici et là dans nos circuits, tous ces objets de Petit Poucet n'ont-ils pas, eux aussi, cette mission de garder la mémoire et la vie et surtout, surtout, de différer la mort?

Marie Claire Lanctôt Bélanger